

Nous voyons d'abord la Grèce luttant contre les rois macédoniens pour garder son indépendance. Après beaucoup d'efforts, la Grèce, grâce à l'énergie de ses habitants, sort victorieuse enfin des luttes qu'elle venait de faire à ses ennemis.

D'un autre côté, nous voyons les Romains soumettre la plus grande partie de l'Europe sous le joug des Césars. Rien ne résiste devant eux. Bientôt, ils sont à la tête d'un empire aussi vaste que celui d'Alexandre. Mais ce grand empire ne tarde pas d'être ébranlé par les divers peuples vaincus dont il est formé. La Germanie se révolte. Les Gaules se soulèvent et réussissent à secouer le joug romain. Il en est de même des autres pays soumis soit aux Romains, ainsi que les précédents, soit aux Macédoniens, soit aux Maures.

Après plusieurs revers et succès, l'Espagne chasse les Maures. L'Autriche, la Hongrie, de leur côté, refoulent les Turcs dans leurs territoires.

* *

Depuis des siècles, la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre, etc., ont chassé les envahisseurs de leur sol. A une époque relativement plus récente, les Etats-Unis d'Amérique ont conquis leur indépendance ; la Belgique, depuis 1850, est devenue libre ; la Roumanie, le Monténégro, la Serbie, après des guerres sanglantes livrées à la Turquie, ont conquis eux aussi leur indépendance.

Seul, un pays, dont les habitants ont eu tour à tour à souffrir l'oppression des Danois, des Normands et des Anglais, n'a pu encore reconquérir son indépendance. Jadis libre, il s'est vu, depuis plusieurs siècles, obligé de subir les lois du vainqueur. C'est en vain qu'il a essayé de briser les liens qui l'enserrent. Il a livré combat sur combat à la puissante nation qui le tient sous sa sujétion, sans aucun succès ; c'est inutilement que ses enfants ont versé leur sang sur les champs de bataille et sur les échafauds.

Ce pays, c'est l'Irlande.

Le peuple de ce malheureux pays n'est pas découragé cependant par les insuccès de ses efforts, les guerres, les persécutions qu'il a essuyées. Il combat toujours avec la même ardeur pour la conquête de ses libertés.

* *

L'Irlandais est sincèrement attaché à son pays ; il aime cette île—la verte Erin—qui malgré tout le vandalisme de ses vainqueurs, a conservé encore une beauté qui ne fait que la lui rendre plus chère. Il peut répéter avec un poète :

Quand tu serais grande, glorieuse et libre,
Première fleur de la terre, première perle de l'Océan,
Je pourrais te saluer avec plus de joie ;
Je ne pourrais pas avec plus d'amour.
Non, tes chaînes qui se rouillent et ton sang qui coule,
Ne font que te rendre plus chère à nos cœurs ;
Et tes enfants, comme les petits du pélican du désert,
Boivent l'amour dans chaque goutte de sang
Qui tombe de ton cœur de mère.

Le peuple irlandais aime à se rappeler les beaux jours où il était libre, heureux et riche, sous la conduite de ses rois. Il n'oublie pas ses glorieux ancêtres. Il hait d'autant plus ses oppresseurs qui ont réussi à tout lui enlever sauf sa foi et son amour pour le pays natal, qu'il voit l'ancienne Hibernie pauvre et misérable.

Or, tout peuple qui conserve son patriotisme, son culte des ancêtres, qui aspire à des libertés, à des gloires communes dans l'avenir, ne peut pas mourir, car il possède les éléments qui font et conservent un peuple.

Voici la définition d'une nation, due à M. Renan, qui répond à ce que nous venons de dire :

« Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses, qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent, avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà la condition essentielle pour être un peuple. » (1)

Les qualités essentielles pour être un peuple, et développées ici par l'écrivain que nous venons de citer, le peuple irlandais les possède. Il l'a prouvé dans maintes occasions dans le passé, il le prouve encore chaque jour.

* *

L'histoire de l'Irlande est des plus intéressantes à lire, et une fois qu'on en a commencé la lecture, on

(1) *Qu'est-ce qu'une nation ?* conférence par M. Ernest Renan.

éprouve le désir d'aller jusqu'au bout, afin de suivre pas à pas le peuple irlandais dans les persécutions qu'il a subies pour sa religion et son amour de la liberté. On aime à assister aux combats livrés par les Irlandais aux Anglais pour garder leur indépendance et la reconquérir une fois qu'ils l'eurent perdue.

Pour répondre au désir de plusieurs, qui ne peuvent se procurer les livres nécessaires pour étudier et la vie et les luttes des habitants de la Verte Erin, nous avons écrit le présent travail, après avoir consulté les meilleurs auteurs qui ont écrit sur l'Irlande.

Notre intention, nous le déclarons d'avance, n'est pas d'entrer dans tous les détails de l'histoire de l'Irlande ; nous ne le voulons pas, car cela nous forcerait de sortir des limites que nous nous sommes tracées. Nous voulons seulement, dans cette courte étude, réunir quelques notes pour donner un aperçu historique sur l'Irlande, et dire un mot des réformes que l'on devrait accorder, suivant nous, à ce pays.

G.-A. DUMONT.

(A suivre)

CURIEUSE STATISTIQUE

Les journaux de Montréal publient la curieuse statistique qui suit :

	Naissances.	Décès.	Excédant des nais. sur les mortalités.
Montréal.....	47.59	27.12	20.47
Berlin.....	42.65	29.24	13.41
Glasgow.....	37.64	22.53	15.09
Toronto.....	37.21	18.10	19.11
London.....	34.12	22.14	11.98
Boston.....	29.03	23.75	5.28
New-York.....	26.82	26.47	moins 35
Philadelphie.....	22.91	20.91	2.00

On ne cesse de faire remarquer le chiffre élevé de la mortalité de Montréal, mais cela n'a rien d'étonnant lorsque l'on tient compte du chiffre si élevé des naissances. En effet, l'expérience démontre que la mortalité est énorme parmi les nouveaux-nés. Si notre ville présente une mortalité considérable, il ne faut pas oublier, d'un autre côté, que dans nulle ville l'excédant des naissances sur les mortalités n'est aussi élevé que dans la nôtre.

UN GRAND SPECTACLE

Il est impossible d'imaginer un spectacle plus grandiose et plus touchant que celui que donne en ce moment le château de Frohsdorf : Un prince luttant avec toute la force de son tempérament contre un mal inconnu, qui fait chaque jour des progrès, et conservant dans ce douloureux conflit entre la vie et la mort toute sa sérénité, nous allions dire toute sa gaieté, triomphant des cruelles étreintes du mal physique pour manifester tous les sentiments de sa belle âme, pour presser sur son cœur avec la plus vive affection des parents jadis éloignés de lui, mais rapprochés depuis plusieurs années et désormais attachés à sa personne par des liens indissolubles.

Cette entrevue emprunte un caractère de majesté inouïe aux circonstances pénibles où elle s'accomplit. Nous ne croyons pas que les annales de l'histoire aient jamais enregistré un drame aussi saisissant.

Une foule de sentiments s'élèvent au fond de l'âme, et on ne saurait dire lequel domine. Faut-il de préférence s'attendrir, louer, admirer ?

Ce calvaire, où le petit-fils de Louis XIV médite peut-être le salut de la France, est le point central vers lequel tous les regards en Europe sont fixés. Et avec quelle sympathie ! avec quel respect ! disons-le tout haut, avec quelle vénération ! S'il est dans les desseins de Dieu qu'une existence si noble et si pure soit prochainement tranchée, peut-on rêver une plus belle fin ?

Ce qui achève de donner à cette scène saintement étrange un cachet de perfection achevée, c'est le caractère religieux qui éclate partout, sans respect humain, mais aussi sans étalage fastueux.

Monsieur le comte de Chambord accepte la mort avec la tranquillité du chrétien sanctifié par l'accomplissement rigoureux et constant du devoir, et par la résignation dans la souffrance, il s'y prépare en se conformant aux rites sacrés que l'Eglise nous propose en ce moment suprême.

Et voilà qu'en France des millions de cœurs battent à l'unisson du sien, des voix suppliantes s'élèvent de partout pour demander à Dieu la prolongation d'une vie si précieuse ; les prières, les messes, les neuvaines, pèlerinages se multiplient ; des actes héroïques attestent, des âmes dévouées s'offrent pour lui en holocauste.

Et c'est la France enlacée dans un réseau d'impitiétés, la France couverte d'écoles athées, la France gouvernée

et administrée par la franc-maçonnerie qui donne un tel spectacle !

Il semble que Dieu ait voulu se ménager une revanche contre les blasphémateurs de son nom et montrer au monde étonné que la foi est encore vivante au cœur de ce pauvre pays opprimé par les sectes. C'est comme un prélude du jour, peut-être plus prochain qu'on ne croit, où il affirmera sa puissance et mettra en fuite ses ennemis.

Reportons encore nos regards sur cette petite chambre d'un château autrichien, où s'éteint lentement l'homme longtemps méconnu, qui a le plus aimé la France. Peut-être que l'heure de sa disparition sera pour lui l'heure de la justice.

Quand on médite sur le sacrifice qu'offre en ce moment celui que sa naissance appelait à régner, et que ses vertus en rendaient digne, mais qui languit là-bas sur la terre étrangère, on se rappelle la parole qui fut dite à cet autre martyr de sa race, et de son sang, et l'on est tenté de répéter : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! »

L. DE LA RALLAYE.

ÇA ET LA

M. l'abbé Sentenne, curé de Notre-Dame de Montréal, a reçu ces jours derniers une lettre renfermant plusieurs détails au sujet du voyage des pèlerins canadiens. D'abord, aussitôt après avoir doublé la Pointe-aux-Pères, le capt. Williams, homme affable et courtis par excellence, mit à la disposition des pèlerins le salon principal du vapeur. On convertit cette pièce en chapelle, de sorte que tous les matins les voyageurs purent entendre trois messes. Plusieurs des passagers protestants ont suivi assidûment les cérémonies religieuses qui se passèrent à bord.

A part quelques dames, personne n'a souffert du mal de mer.

Le 12 au soir, il y a eu grand concert à bord sous la présidence du juge McKay ; voici les noms des dames et messieurs qui en firent les frais : professeur Fowler, M. l'abbé Mathieu, MM. Champoux, Crankshaw, Sproule, Demers, Aspinall, Baxter, Abbott, capitaine Williams et Fraser Rae, mesdemoiselles Lamothe, Prévost, Goldie et Wason.

Son Honneur le juge McKay et M. Fraser Rae firent aussi de jolis discours.

En arrivant de l'autre côté de l'Atlantique, les pèlerins ne voulurent pas quitter le navire sans témoigner toute leur reconnaissance au capt. Williams, qui avait été si généreux et si délicat.

On lui présenta une adresse très bien conçue ; le vaillant capitaine y répondit avec beaucoup de chaleur, et M. l'abbé Martineau, l'âme du voyage, fit un charmant petit discours à la suite duquel il propo-a la santé du capitaine.

M. Devins fit ensuite une collecte au bénéfice de l'équipage : il réussit à réaliser la somme de \$30, qu'il distribua aux marins.

Plus récent.—Les pèlerins canadiens sont rendus à Rome. Ils ont eu une audience du Saint-Père, et, à une messe spéciale dite à leur intention, ils ont reçu la sainte communion des mains mêmes de l'auguste Pontife.

* *

Nous approchons de l'anniversaire du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts d'Espagne, interrogé dernièrement sur l'endroit où il convenait de fêter cet anniversaire, aurait répondu, écrit-on de Madrid, que le gouvernement s'occupait, à cet effet, de rechercher exactement où était né Christophe Colomb.

On a cru longtemps que Gênes était la patrie du grand navigateur, mais il paraît établi aujourd'hui que Christophe Colomb est né à Calvi, dans le département de la Corse. M. Martin Casanova, curé-doyen de Calvi, a publié à ce propos un ouvrage des plus intéressants, auquel il a joint des documents récemment découverts et qui ne laissent, dit-on, aucun doute sur le véritable lieu de naissance de Christophe Colomb.

C'est donc à Calvi que seront probablement célébrées les fêtes du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, et c'est à Calvi que doit être érigé le monument consacré à la mémoire de Christophe Colomb.

* *

M. L.-O. David est allé, la semaine dernière, accompagné de M. de Montigny, porter à la veuve d'Ambroise Sanguinet, une des victimes de 1837, la somme de \$300 souscrites en sa faveur. La pauvre femme était émerveillée. Elle qui n'a pas un sou dans sa poche depuis des années, elle croyait être le jouet d'un rêve. Elle s'est hâtée de diviser l'argent entre les deux braves hommes qui ont eu soin d'elle, M. George Hamelin, de Montréal, et M. A. Robert, de St-Philippe. Mais des précautions ont été prises pour que sa vie soit assurée.